

Une rancune vivace : [suite]

Autor(en): **Hager, Nelly**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 8

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191548>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

chait rien du cérémonial accoutumé; seulement il se contentait de confier l'indispensable bâton de commandement à un officier qui l'attendait à la porte.

Au jour des grandes revues, quand les officiers supérieurs placés sous ses ordres défilaient à la tête de leurs corps respectifs, il répondait au salut de chacun en faisant bondir adroitement son bâton dans sa main.

Le salut était proportionné à l'importance du grade et rappelait, dans des proportions infiniment restreintes, les évolutions savantes que les tambours-majors de la grande école font exécuter à leur canne.

Postes. — En attendant que la question d'un nouvel hôtel des postes, dont le besoin se fait de plus en plus sentir à Lausanne, soit suffisamment mûrie, — car il paraît que c'est dur; — en attendant que l'autorité compétente veuille bien renouveler ses instances auprès du Conseil fédéral, pour donner enfin à notre chef-lieu, ce que tant d'autres villes de la Suisse ont obtenu dans une si large mesure, jetons un petit coup d'œil dans le bureau central des postes de Londres; ce sera là un dérivatif intéressant.

Ce bureau central est un vrai monde et l'un des mondes les plus curieux qui se puissent voir. La moyenne des lettres, cartes-postales et imprimés qui passent là est de deux milliards par an et ses recettes de près de 250 millions de francs, laissant un bénéfice de 75 millions environ pour le Trésor. Près de 2,500 employés y travaillent nuit et jour, sans compter 2,300 personnes attachées au télégraphe.

Les classeurs seuls sont au nombre de 1,500; ils doivent prendre les lettres une à une, pour vérifier l'affranchissement, oblitérer le timbre et apposer le timbre du bureau. Ces deux dernières opérations se font à l'aide de machines assez rapides pour timbrer doublement 350 lettres par minute.

Un bureau spécial a été créé pour le déchiffrement des adresses défectueuses. Des fonctionnaires doués d'une patience angélique y passent leur temps à chercher la solution de rébus calligraphiques le plus souvent fort compliqués. Ils s'aident pour cela d'albums où ont été collectionnés les spécimens des adresses les plus bizarres dont on a finalement découvert la signification.

Un département non moins curieux est celui qu'on a baptisé du nom d'« hôpital ». On y raccommode avec mille soins les envois endommagés par le transport, et surtout par les traversées lointaines. On y visite aussi les expéditions sujettes à caution.

L'expédition des journaux n'est pas

moins intéressante; chaque jour 750,000 exemplaires des diverses feuilles de Londres partent de là pour le continent, et le vendredi soir, ce nombre est considérablement accru par les journaux hebdomadaires.

Les locaux réservés aux télégraphes sont un véritable musée d'appareils.

Le moment du plus grand travail est entre onze heures du soir et deux heures du matin, surtout quand des débats animés ont lieu au Parlement qui, comme on sait, siège le soir et dont les séances se prolongent souvent fort avant dans la nuit.

A certains jours, ou plutôt à certaines nuits, on a transmis par les 31 fils spéciaux qui sont mis en relation directe avec les bureaux des journaux qui en sont titulaires, des dépêches comprenant plus de 500,000 mots.

Quotidiennement, le bureau de Londres transmet de 45 à 60,000 télégrammes, dont 5 à 7,000 à destination de Londres même; ceux-ci sont expédiés par les fils télégraphiques et aussi par les 27 tubes pneumatiques qui mettent le bureau central en communication avec les bureaux secondaires principaux.

L'un de ces tubes n'a pas moins de 4 kilomètres environ de longueur et la force motrice pour la transmission est donnée par 4 machines à vapeur de 50 chevaux de force chacune.

En 5 à 6 minutes, les portefeuilles contenant les lettres parcourant ces tubes et sont prêts à être dépouillés.

UNE RANCUNE VIVACE

VI

Délivré des préoccupations d'argent, Adrien avait beaucoup pensé dans ses lointains voyages; il avait fait des plans pour goûter un peu de ce fruit si rare, le bonheur, et il songea à les réaliser. Il acheta un élégant petit hôtel dans le nouveau Chaillot, il voulait le meubler avec goût et confort, y arranger un musée de tous les objets curieux rapportés de ses longues pérégrinations, et s'y entourer d'animaux domestiques afin d'avoir près de lui des amitiés sincères. Une fois installé, il préparerait une série d'études scientifiques et philosophiques, car l'homme qui ne travaille pas n'est pas digne de vivre.

Trois jours après son arrivée, pendant qu'il choisait des rideaux au magasin du Louvre, un cri de surprise le fit retourner, et il se trouva en face de Mme Trellat et de sa fille.

Il serra les mains qu'elles lui tendaient avec une aimable politesse, et s'informa de M. Trellat et de Laura.

— Laura? s'écria Eugénie, ne nous parlez pas d'elle, elle nous a quittés pour aller voir son père en prison! Son père! le déshonneur de notre famille!

— Et quel père! reprit Mme Trellat, il ne

s'est jamais occupé d'elle; à peine redevenu libre, il a repris sa vie dissolue, et est reparti pour l'étranger.

— Mais cette pauvre Laura, qu'est-elle devenue?

— Nous n'en savons rien. Son oncle était si fâché de son départ que, dans sa colère, il lui a dit de ne plus rentrer à la maison; mais si elle était revenue lui demander pardon, nous l'aurions bien grondée, puis reprise.

— Monsieur Adrien, interrompit Eugénie, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer: je me marie dans trois mois avec M. Demeyer, le fils du riche banquier autrichien.

— Toutes mes félicitations, mademoiselle. Il se hâta de s'éloigner, frappé par ce nom de Demeyer, et se demandant ce qu'avait pu devenir Laura dans ce vaste Paris, livrée aux suggestions de la misère.

Eugénie sourit de vanité satisfaite, elle le crut désolé par la nouvelle de son prochain mariage, tandis que le sort de Laura était sa seule préoccupation, et que la retrouver bien vite devint sa pensée dominante.

A la préfecture de police, il apprit que M. Lieuval, le père de Laura, avait été arrêté rue La Fayette, et qu'à sa sortie de Mazas, il avait habité le 139 de la rue Saint-Honoré. Il s'y rendit aussitôt pour interroger la concierge:

— Vous êtes le parent de cette demoiselle? dit la bonne femme, qui cherchait à satisfaire sa curiosité avant de répondre.

— Qu'importe! répliqua Adrien; habitez-elle ici? je veux lui parler.

— Mon bon monsieur, elle doit deux termes, et est depuis cinq jours à l'hôpital Beaujon où je l'ai fait porter pour qu'elle ne meure pas ici. Une bien brave demoiselle qui...

Adrien n'écoutait plus et, en proie à une douloureuse angoisse, se hâtait d'aller à Beaujon, où il faisait demander l'interne de service.

— Laura Lieuval? fit en cherchant le jeune docteur... Ah! oui, le n° 17. Bien, bien malade, perdue même; depuis qu'elle est ici, elle n'a pas prononcé une parole ni regardé personne; les infirmières font l'impossible pour l'empêcher de mourir de faim, elle oppose une inertie invincible à tout ce que nous lui ordonnons. Venez et voyez par vous-même, — et il conduisit Adrien jusqu'au lit de la jeune fille.

Elle était si pâle et si décharnée qu'il la crut morte.

Le cœur serré de commisération, il prit la main de la malade:

— Laura, ma chère Laura!

Elle tressaillit à ce son de voix, ouvrit ses beaux yeux bleus, regarda avec effarement, aperçut l'interne, abaissa ses paupières et poussa un profond soupir.

— Laura, ma chère Laura, répéta-t-il, ne me reconnaissez-vous pas, moi Adrien, votre ami d'enfance?

Elle se leva sur son séant, passa la main sur son front, le regarda, essaya de parler, et fondit en larmes.

— Voici ce qui pouvait lui arriver de plus heureux, pensa le jeune médecin; on pourra peut-être la prolonger... quant à la sauver!!

Peu à peu Laura reprit du calme, la présence d'Adrien lui rendait l'usage de ses

sens ; elle le remercia et, avec un pâle sourire, elle ajouta :

— A présent que j'ai pressé une main amie je vais mourir plus tranquille !

— Mourir ?

— Oui, ce ne sera pas long, et comme on ne refuse rien aux mourants, je vais vous demander trois grâces.

— Demandez-les bien vite, ma petite Laura, et en échange vous vous laisserez soigner pour que je vous arrache d'ici bien vite.

Elle secoua douloureusement la tête :

— Il est trop tard ! N'importe ! je vous prie d'envoyer au 139 de la rue Saint-Honoré pour y faire prendre une tourterelle qu'en partant j'ai confiée à ma voisine ; puis de chercher dans ma mansarde un coffret en bois de sandal, souvenir de votre mère auquel je tiens beaucoup et enfin...

— Elle s'arrêta...

— Enfin ? répéta-t-il.

— C'est peut-être trop ?

— Non, rien ne me coûtera pour vous faire plaisir.

— Eh bien ! quand je serai morte, ne me laissez pas porter à l'amphithéâtre et faites-moi enterrer au cimetière Montparnasse où repose ma mère !

— Ma bien chère amie, si j'avais le malheur de vous perdre, je le ferais certainement, mais je veux vous sauver...

Dès que vous serez assez forte pour sortir d'ici sans danger, je vous placerai dans une pension de famille ; quant à votre tourterelle, je vais la prendre chez moi et la soigner ; je vous rapporterai votre coffret demain...

De grâce, reprenez des forces, et reposez-vous sur moi pour l'avenir.

(A suivre.)

La femme modèle.

Elle ne descend jamais pour déjeuner en papillottes. Elle ne gronde pas quand son mari lui amène un ami à dîner, « même s'il n'y a rien à la maison. » Elle ne s'oppose pas à ce que son mari mette les pieds sur le garde-feu ou les essuie sur le paillason placé tout exprès à la porte d'entrée. Elle ne s'abonne à aucun cabinet de lecture, et quand elle lit un roman, elle s'endort dessus.

Elle confectionne les pâtés avec un talent particulier, et elle possède une connaissance approfondie des recettes culinaires. Elle ne parle jamais politique.

Jamais on ne l'entend ni désirer d'être morte, ni regretter de n'être pas un homme, ni fermer brusquement les portes ou s'enfermer dans sa chambre sous prétexte qu'elle a un mal de tête nerveux.

Elle ne pleure pas facilement et elle ne croit pas aux vapeurs. Nul grain de poussière n'échappe à son regard perçant, mais elle n'assomme pas son mari de plaintes au sujet des domestiques. Elle ne s'évanouit jamais. Elle ne pense pas qu'il soit nécessaire d'aller à la campagne pour la santé de ses chers enfants.

Elle suit les modes, il est vrai, mais à plusieurs mois de distance ; elle a la plus faible affection possible pour les bijoux et elle habille ses enfants avec économie.

Elle n'est jamais délicate et elle rougirait d'envoyer chercher le médecin parce qu'elle se sentirait un peu faible ou toute drôle.

Une de ses amies achète-t-elle un nouveau chapeau, elle n'en fait pas la confidence à son mari et ne s'écrie pas avec enthousiasme qu'elle a vu la veille, dans un magasin, *une si jolie robe*, s'exaltant ensuite sur la modicité du prix et s'écriant : « C'est réellement pour rien ! »

Elle ne se trouve pas la *plus malheureuse des femmes* si elle reste à la maison le jour des courses.

Elle raccommode ses bas et elle fait des confitures qui ne laissent rien à désirer. Elle ne refuse pas de sortir avec son mari parce qu'elle n'a pas une robe neuve et *parce qu'on ne peut pas sortir décentement avec une robe pareille*. Elle s'habille toujours pour le dîner.

Elle ne cache jamais la clef pour empêcher son mari de rentrer tard. La femme modèle attend son époux jusqu'aux heures les moins conjugales, et pourtant elle ne prend pas un visage sombre quand il rentre. Elle ne s'écrie pas tragiquement : « *Tu me tues !* »

A confesse.

On gaillâ que n'avai pas été accoutemâ du tot dzouveno à allâ sè confessi, sè decidâ, po fère plési à sè dzeins, à lâi allâ on iadzo. Mâ coumeint ne savâi pas bin dè quinna manière s'ein preindrè, mon lulu, on iadzo vai la tsapaletta iò sè dévessâi confessi, sè met à débliottâ tot cein que l'avâi fé tandi la senanna : « Y'é fé la patoura lo matin, se desâi, y'é gouvernâ, ariâ, étrelhi lè tsévaux, trait lo femé, et pi... »

— Mâ, se lâi fâ l'incourâ, ein lâi copeint lo subliet, vo n'âi pas fauta dè mè derè tot cein ; ditès mè pi voutrè pètsi ?

— Ah ma fâi, monsu l'incourâ, lâi repond lo compagnon, cein, c'est voutre n'affèrè ; preni cein que vo faut dein cein que vo dio, kâ por mè lâi cognâisso rein !

* *

Dou soulons, que sè reincontrâvont pe soveint à la pinta qu'à la messa, allâvont tot parâi sè confessi dè sa-t-ein quatoozè.

— Quand vé mè confessi, se fasâi on dzo ion dè stâo gaillâ à l'autro, ne mè rassovigno jamé cein que y'é fé. Coumeint fâ-tou, tè ?

— Eh bin mè, repond l'autro, ye rôsso bin adrâi ma fenna dévânt d'allâ, et on iadzo que l'est ein colère, le mè re-

proudzè tot cein que y'é fé, et dinsè ye pu m'ein rappellâ.

— Tai ! l'est on idé, cein !

On sordâ vaudois à Dzenéva.

Patois de Brent sur Montreux.

Lei a cauques z'ans, dévânt qu'on aussè lè casernes dè Lozena, di sordâ vaudois passavânt l'écoula à Dzenéva. In défro dè lau serviço, l'avânt prau dè lesi po lau z'amusâ et fère di farces. On dzei dè martsî, lei y'ein a ion que guegnè on vilhio Savoyâ que veindâi di z'au et sè peinsè que lei avâi moian dè rire onna voirba avoué li. Lei atsîte duve dozannes dè z'au, à pouai lè seidre (*à choix*) ; adan y fâ mettre lè dou brés de Savoyâ contre se n'estoma et lei intétse dessus veingte-quatro di plie bei z'au. Quand cein fe fé, y fâ on pas ein errâi ein dezein : Pierrro, baille vai le pagni ! Mâ ein plièhe dè preindre on pagni, preind son coutei et cope onna ficella que serrâve lè tsausses de pourro vilhio dessus sè z'antses et s'ein va tandique lè tsausses lei dzebliavânt bas su sè solâ. Le Savoyâ n'ousâve pas boudzi creinte dè brezi sè plie bei z'au et tot le mondo rizai ein le veiyeint pliantâ inque dein sa position. Di cognessances qu'étant tot pré, vinrant lei détserdzi lè brés et lei relévâ sè tsausses, et le pourro diablè djurâve contre cé tsancro de farceu.

Di sordâ que savant l'affère, vegniant après, po rire, lei demandâ le prix dè sè z'au ; mâ le Savoyâ lè z'einvoya promenâ ein lau deseint : « Allade montâ la garda ; n'é ran de z'au por vo ! »

J. D.

Un nouveau roi.

Il est arrivé, l'autre jour, à l'Asile des aveugles de Lausanne, une lettre avec l'adresse suivante, dont nous supprimons les noms propres :

*A Mademoiselle A * * * C * * *, à l'hôpital d'Occuliste fondé par le roi de Chilles, à Lausanne, près Genève (Suisse).*

Mystère !... vous ne connaissez pas le roi de Chilles ?... ni nous non plus. Il y a déjà suffisamment de monarques dans ce monde, nous semble-t-il. Pourquoi en créer de nouveaux ?...

Mais si, sans nous arrêter à cette orthographe bizarre, nous fixons notre attention sur ce que ces trois mots disent à notre oreille, nous trouverons peut-être la clef de l'énigme : *roi de Chilles*, prononcé un peu rapidement, fait entendre quelque chose comme *Rotschild*.

Et comme il existe à Genève un hôpital ophtalmique fondé et entretenu par M. de Rotschild, il n'y a plus à douter : la lettre est évidemment à destination de